

## LE SERPENT AU TEINT VERT

IL était autrefois un roi et une reine qui vivaient heureux avec leurs filles, les trois princesses. Un jour, le roi proposa à la reine d'aller en promenade à la ville la plus éloignée du royaume. Avant leur départ, l'aînée des princesses demanda à son père de lui rapporter un présent.

— Que veux-tu que je t'apporte ? lui demanda le roi.

— Apportez-moi une coiffe.

La deuxième, elle, voulait bien avoir une ombrelle.

Comme la plus jeune ne demandait rien, son père s'informa de ce qu'elle désirait.

— Mon père, apportez-moi ce que vous voudrez, lui répondit-elle.

Après le déjeuner, le roi et la reine partirent dans un beau carrosse doré. Au terme de leur voyage, ils visitèrent, pendant plusieurs jours, la ville située à l'autre bout du royaume et ils achetèrent une coiffe pour leur aînée et une ombrelle pour la deuxième. Comme ils ne trouvaient rien pour la plus jeune, le roi dit à la reine :

— Attendons, peut-être verrons-nous dans une autre ville quelque chose pour elle.

Et ils prirent la route du retour. Un bon matin, sur le point d'arriver au château, ils s'arrêtèrent devant le plus beau jardin du pays, où les fleurs semblaient pousser à l'état sauvage, comme si elles avaient été abandonnées. Le roi, qui songeait à la cadette des princesses, dit à la reine :

— Voici des fleurs qui plairaient à notre fille plus que tout au monde.

Après avoir cueilli de belles roses, le roi allait sortir du jardin lorsque le feuillage d'une talle de sabots de la Vierge se mit à frémir et il en sortit un serpent au teint vert.

— Qu'as-tu fait, malheureux ? cria la bête, irritée. Qui t'a donné la permission de mettre les pieds dans mon jardin ? En cueillant ces fleurs, tu vas faire périr toutes les autres ; elles ne font qu'une. Pour qui apportes-tu donc ce bouquet ?

— Pour la plus jeune de mes princesses. Que puis-je t'offrir en retour de tes fleurs ?

— Il n'y a pas assez d'argent dans le royaume pour les payer. Si, dans trois jours, tu ne m'as pas emmené la princesse à qui tu donneras ce bouquet, il t'arrivera malheur.

Le roi, bien découragé, retourna à son carrosse et raconta à la reine la mésaventure qui venait de lui arriver. Ils continuèrent leur route sans parler, jusqu'au soir, et, quand ils arrivèrent très tard au château, les princesses les accueillirent avec une grande joie. L'aînée s'empressa de demander à son père s'il avait pensé à son présent, et le roi lui donna la coiffe ; à la deuxième, il remit l'ombrelle et, bien tristement, il offrit à la cadette le bouquet de fleurs. Aussitôt, il se mit à pleurer, et la princesse, troublée, lui demanda le sujet de son chagrin.

— Ma fille, lui dit-il, ces fleurs vont peut-être te coûter la vie. Dans trois jours, il faudra que je te conduise à un jardin délaissé, où un serpent au teint vert te dévorera sans doute. Je croyais ces fleurs abandonnées, mais elles appartenaient à cette bête méchante qui t'a réclamée en retour.

— Mon père, puisque c'est sur moi qu'est tombé le sort, il faut bien que je m'y soumette.

Deux jours plus tard, le roi conduisit la princesse qu'il aimait tant au jardin du malheur et, après l'avoir arrosée de ses larmes, il lui fit ses adieux et s'en retourna au château, une peine mortelle au cœur.

Restée seule, la princesse entendit un bruissement dans les feuilles et aperçut le serpent au teint vert, dont son père lui avait parlé. Il avança lentement vers elle et dit :

— Belle princesse, je ne vous ferai aucun mal, n'ayez point peur de moi. Je suis métamorphosé en serpent, c'est là mon malheur. Serpent le jour, je suis prince la nuit, ou encore, serpent la nuit, je suis prince le jour. Puisque c'est avec vous que je dois vivre maintenant, faites là-dessus votre choix.

La princesse préféra qu'il fût prince la nuit, car elle aurait eu grand peur de rester seule au château pendant la nuit. Mais comme elle aimait beaucoup son prince, elle ne manquait pas de l'accompagner partout, le jour, bien qu'il fût métamorphosé en serpent.

Trois mois s'étaient ainsi écoulés lorsque le serpent au teint vert, un soir, dit à sa femme qui semblait pensive :

— Tu t'ennuies peut-être ? Pourquoi ne pas aller rendre visite à tes parents ? Ils doivent te croire dévorée depuis longtemps et en avoir bien du chagrin. Demain matin, si tu le veux, tu peux partir pour trois jours.

Avec la plus grande joie, la princesse remercia son prince qui lui dit :

— Voici un anneau, passe-le à ton doigt. Prends bien garde qu'il ne te



soit enlevé ; autrement, tu m'oublieras. Pour te rendre chez tes parents, tourne-le dans ton doigt, le diamant à l'intérieur, et tu seras aussitôt transportée sur la galerie du château où tu es née.

La princesse tourna l'anneau dans son doigt, ramena le diamant à l'intérieur et, au même instant, fut transportée au château de son père. En l'apercevant, le roi, la reine et les princesses, ses sœurs, se jetèrent à son cou en l'embrassant et en versant des larmes de joie.

— Ma fille, lui dit son père, nous te croyions disparue pour toujours. Tous les jours nous pleurions ta perte, sans pouvoir nous consoler.

— Mes chers parents, rassurez-vous, je suis la plus heureuse des créatures au monde. Ma vie se passe dans le plus grand luxe. Mon bonheur est parfait. Le serpent que vous avez vu dans le jardin est un prince métamorphosé. Le jour, il est serpent, mais la nuit, beau prince. Jamais il n'y en a eu de pareil sous la couronne du soleil et il est la bonté même. Son amour pour moi est sans égal. De lui-même il m'a envoyée ici, au château, passer trois jours avec vous.

La princesse vivait des heures heureuses dans sa famille mais, au fond de son cœur, elle s'ennuyait de son prince chéri. Après l'avoir questionnée sur la vie qu'elle menait dans le jardin enchanté, ses sœurs regardaient souvent son doigt, éblouies qu'elles étaient par le bel anneau de son alliance. Elles auraient bien voulu en posséder un semblable ; elles en étaient jalouses. Dans la matinée de la troisième journée, l'aînée, ne pouvant plus se retenir, profita du moment où sa sœur cadette s'était endormie sur un sofa pour lui enlever son précieux anneau. Elle alla le cacher dans un coin retiré du château.

À son réveil, la princesse avait oublié son prince tout comme s'il n'eut jamais existé. La troisième journée s'écoula ainsi, mais le lendemain, vers le soir, elle entendit une voix mystérieuse l'appeler :

— Belle princesse, tu ne penses donc plus à moi ?

Elle jeta un cri d'épouvante en regardant sa main et en voyant son doigt nu. Elle courut raconter à son père la disparition de son anneau, en lui disant que c'était sans doute une de ses sœurs qui le lui avait ravi. Le roi, en colère, commanda aux sœurs aînées d'aller chercher l'anneau et de le remettre à leur sœur à qui il appartenait. L'aînée, toute honteuse, rapporta l'anneau et le remit au doigt de sa sœur cadette.

Après avoir fait ses adieux à ses parents et les avoir invités à son château, la princesse tourna l'anneau dans son doigt et, sans tarder, elle fut transportée devant son prince bien-aimé. En la voyant près de lui, il lui dit en soupirant :

— Belle princesse, ma bien-aimée, tu m'avais donc oublié ?

— Oui, mon prince, je t'avais tout à fait oublié, mais ce n'était pas de ma faute.

— Ne te fais pas de peine, belle princesse. Je savais que cela arriverait.

Et la vie, pour le serpent au teint vert et pour la jeune princesse, continua douce et belle, dans ce paradis terrestre, où les fleurs avaient un parfum sans pareil. Mais un soir, le prince dit à sa femme :

— Écoute bien ce que j'ai à t'annoncer. Si, d'ici au lever de la lune cette nuit, aucun autre être humain que toi ne m'a vu, je serai délivré à tout jamais. À partir de demain matin, je serai prince, le jour comme la nuit.

— Mon mari, nous sommes absolument seuls ici. Personne ne peut te voir. Tu vas donc être délivré.

Comme elle disait ces mots, quelqu'un frappa à la porte du château.

La princesse alla ouvrir et aperçut son père et sa mère, qui venaient lui rendre visite. Elle les fit entrer et les conduisit à un riche salon. En face de cette pièce, était la chambre royale. Elle la leur donna en les priant de se bien garder d'en sortir pour aucune raison, jusqu'au lendemain matin.

— Mes chers parents, c'est la seule grâce que je vous ai jamais demandée et j'espère bien que vous ne me la refuserez pas.

Puis elle retourna auprès de son prince.

Un peu plus tard dans la nuit, la reine dit au roi :

— Sais-tu, toi, pour quelle raison notre fille nous a demandé de ne pas sortir de notre chambre d'ici demain matin ? Je me demande ce qui se passe, la nuit, dans ce château. Si tu voulais m'en croire, j'irais faire un petit tour, à la découverte.

Le roi ne voulait pas en entendre parler ; mais la reine, qui était curieuse et faisait toujours à sa tête, partit sur la pointe des pieds et alla regarder par le trou de la serrure de la chambre de la princesse. Elle aperçut, debout au milieu de la chambre, le plus beau jeune homme au monde, dont la tête s'ornait d'une lourde chevelure dorée flottant sur ses épaules. La princesse, sa femme, assise dans un grand fauteuil auprès du lit, paraissait enchantée de causer avec ce prince charmant. La vieille s'empressa d'aller en porter la nouvelle à son mari. Mais au même moment, le prince changea de couleur.

— Dis-moi donc, mon prince, ce qui vient d'arriver, lui demanda sa femme, en s'alarmant.

— Ma pauvre femme, quelqu'un m'a vu, pour notre plus grand malheur. Il me faut maintenant partir, dans la nuit noire, et m'en aller aux Trois Montagnes d'Or, où tu ne pourras jamais me rejoindre. Pour me retrouver, il te faudrait user sept paires de semelles d'acier d'un pouce d'épaisseur.

Re foulant ses larmes, le prince dit adieu à sa bien-aimée, ouvrit la fenêtre et glissa comme un nuage lumineux dans les airs, à perte de vue. Lorsqu'il fut disparu au loin, la princesse courut rejoindre ses parents et leur dit en pleurant :

— Vous m'avez jetée dans le plus grand des malheurs. Hier soir, je vous avais pourtant recommandé de ne pas sortir de votre chambre avant le jour. Si, cette nuit, personne n'avait vu mon mari, il aurait été délivré. Mais votre curiosité l'a perdu et il vient de me quitter pour toujours, lui, le plus beau prince de la terre. J'étais si heureuse avec lui ! Me voici obligée de partir à sa poursuite, sans même savoir si jamais je pourrai le rejoindre.

À ces paroles, le roi et la reine fondirent en larmes, mais trop tard pour réparer leur faute. La princesse partit cette nuit-là même, sans savoir où elle allait, au travers d'une grande forêt peuplée de bêtes sauvages. Des loups y hurlaient et elle s'attendait à être dévorée d'un moment à l'autre. Durant de longs mois, elle erra ainsi dans la forêt, subsistant de racines et de fruits sauvages. Ses vêtements tombaient en lambeaux et elle ne cessait de pleurer.

Un bon soir, elle arriva à une mesure perdue dans les grandes épinettes. Une petite lumière rouge tremblotait à la fenêtre. Toute surprise, n'en croyant pas ses yeux, elle approcha de la porte et frappa. Une voix lui dit d'ouvrir et une femme, vieille de quelques centaines d'années, apparut sur le seuil de la porte.

— Bonsoir, ma bonne vieille.

— Bonsoir, belle princesse. Dites-moi donc quel hasard vous amène dans cette forêt. Voilà deux cent cinquante ans que j'habite ici et vous êtes la première à frapper à ma porte.

— Bonne mère, il y a des mois que j'erre dans ces bois peuplés de bêtes sauvages, vivant de ce que je puis trouver, au gré de tous les temps. Je suis à la recherche de mon mari, le prince métamorphosé en serpent au teint vert. Je devais le délivrer, en cette nuit où personne autre que moi n'aurait dû le voir. Mais par malheur, mes parents, ce soir-là, sont arrivés à notre château et ma mère, dans sa curiosité, a réussi à entrevoir mon prince. Aussitôt, il a dû partir et s'en aller aux Trois Montagnes d'Or. Il me faudrait user sept paires de semelles d'acier d'un pouce d'épaisseur pour le retrouver. Je suis partie aussitôt à sa poursuite, sans jamais perdre courage. Je chercherai tant que la terre me portera et que la mer sera mer. Oui, je le promets, je retrouverai mon prince.

— Belle princesse, je suis la fée Océane, la mère de tous les poissons. Demain matin, j'appellerai mes enfants et je leur demanderai si, au fond de

la mer, ils n'ont pas vu les Trois Montagnes d'Or. Malgré mon grand âge, je n'ai jamais entendu parler de ces montagnes. Mais espérons. Vu que vous êtes la première à me découvrir en ce lieu solitaire, je ferai tout mon possible pour vous aider.

Après une bonne nuit de repos, la princesse retrouva la vieille le lendemain matin, au moment même où elle sortait de sa cabane. La fée, en marchant près de la rivière qui coulait devant sa porte, porta son sifflet d'argent à ses lèvres et lança un appel à ses enfants sous les eaux. Aussitôt, les poissons sortirent la tête, en demandant :

— Mère, que voulez-vous ?

— N'avez-vous jamais vu, par hasard, les Trois Montagnes d'Or sous la mer ?

Les poissons, du premier au dernier, répondirent qu'ils ne connaissaient pas ces montagnes.

— Belle princesse, il n'y a pas de Montagnes d'Or au fond de la mer. Autrement, mes enfants les auraient vues, eux qui ont parcouru tous les cours d'eau, toutes les mers de l'univers. Peut-être ces montagnes sont-elles sur la terre, s'il en a jamais existé. Pour vous guider dans vos recherches, je vais vous donner une boule. Jetez-la devant vous et suivez-la toute la journée. Grâce à elle vous franchirez, en un jour, une distance qu'il vous prendrait des mois et des années à parcourir. Ce soir, à la tombée de la nuit, vous arriverez à une mesure semblable à la mienne. Une de mes sœurs, bien plus vieille que moi, y habite. Faites-lui mes compliments et dites-lui que vous avez passé la nuit sous mon toit. Elle ne manquera pas de vous aider, elle qui est la mère des rats et des souris. Mais attendez. Avant de nous séparer, belle princesse, voici un présent. Prenez ces deux petits canards ; ils sont en or. Peut-être vous serviront-ils dans votre voyage. En les posant à l'eau, vous entendrez le plus beau chant qui ait jamais charmé vos oreilles. Ce chant attirera tous ceux qui auront le bonheur de l'entendre.

La princesse, en remerciant la vieille de tant de bonté, prit la boule, la lança et partit à sa poursuite. Elle courait à une vitesse prodigieuse, sans éprouver aucune fatigue. À la tombée de la nuit, elle arriva à une mesure, où elle alla frapper. Une vieille femme, ressemblant à la première, mais de beaucoup plus âgée, vint lui répondre. La princesse, après l'avoir saluée au nom de sa sœur, la fée Océane, lui apprit ses propres malheurs. La vieille pensait en l'écoutant : ma sœur l'a protégée, pourquoi n'en ferais-je pas autant ? Sans plus tarder, elle informa la princesse qu'elle était la mère de tous les rats et de toutes les souris de la terre, et elle lui dit :

— Demain matin, je les ferai venir et je leur demanderai s'ils n'ont pas vu, sur la terre, les Trois Montagnes d'Or. Pour moi, je ne crois pas qu'il en existe. Votre prince a dû vous tromper.

— Ma bonne mère, elles existent certainement. Il est impossible que mon prince m'ait trompée.

Le lendemain matin, la vieille fit venir tous ses enfants et leur demanda si, sur la terre, ils avaient jamais aperçu trois montagnes d'or.

— Non ma mère, non ma mère, firent-ils ensemble, d'une seule voix.

La malheureuse princesse, prête à se décourager, reprit espoir quand la vieille lui dit :

— Demain matin, je vous donnerai une paire de sabots. Vous les chaussez et ils vous rendront chez ma sœur. Elle est la mère de tous les oiseaux et elle est encore plus âgée que moi. La distance qui me sépare d'elle est bien grande, mais mes sabots vous transporteront avec la rapidité de l'éclair. Vous y serez rendue demain soir. Là, vous les retournerez vers ma demeure et ils me reviendront d'eux-mêmes. Je m'en sers souvent pour aller voir mes sœurs.

— Soyez-en bien sûre, ma bonne mère, je serai fidèle à ma promesse : je retournerai vos sabots.

Avant le départ de la princesse, le lendemain matin, la vieille lui donna en présent un petit rouet en or.

— Tenez, dit-elle, c'est un souvenir de moi. Ce petit rouet file en or de la laine ordinaire et il chante en tournant. Sa musique est la plus belle qu'aucun être humain ait jamais entendue. Dans votre voyage, il pourra vous être utile.

La princesse remercia la vieille et lui fit ses adieux. Puis elle chaussa les sabots pour continuer sa route. Au même instant, elle fut transportée dans les airs à une telle vitesse qu'elle craignit d'en mourir suffoquée. Elle arriva le soir, à la brunante, à une cabane semblable aux deux premières. Là, elle se déchaussa et, après avoir retourné les sabots, elle les regarda filer comme l'éclair vers le logis éloigné de leur vieille maîtresse. Puis elle frappa à la porte délabrée. Une voix lui dit d'entrer.

— Bonsoir, ma bonne dame.

— Belle princesse, bonsoir.

— Ma bonne vieille, je vous apporte les compliments de vos deux sœurs, aussi généreuses et bonnes qu'on puisse en trouver au monde. Le premier soir, j'ai couché chez la plus jeune, et hier, chez son aînée. Ce soir, je suis venue vous demander l'hospitalité.

— Ma belle princesse, c'est avec plaisir que je vous l'accorde. Je suis heu-

reuse de faire votre connaissance. Il y a longtemps que je vous attendais, et je sais ce que vous cherchez. Bien éloignée de moi, ma sœur me parlait de vous, hier soir, et je lui ai promis de contribuer de toutes mes forces à votre bonheur. Tous les oiseaux du monde sont mes enfants. Demain matin, je les appellerai et je leur demanderai s'ils n'ont pas vu, dans les airs, les Trois Montagnes d'Or. C'est peut-être là qu'elles se trouvent, puisqu'elles ne sont ni au fond de la mer, ni sur la terre.

La princesse, après avoir passé une bonne nuit, se réveilla au petit jour et entendit la vieille se lever. Elle la vit sortir avec un sifflet et lancer trois coups qui retentirent dans les airs. Au même instant, les oiseaux arrivèrent en voliers de toutes parts. Ils couvrirent le ciel comme d'un nuage. Leur mère s'informa s'ils n'avaient pas par hasard eu connaissance des Trois Montagnes d'Or dans les airs. Ils répondirent que non. Déçue, la vieille leur demanda s'ils étaient bien tous arrivés. Se regardant les uns les autres et se comptant, ils remarquèrent qu'il manquait encore la mère aigle. Après un nouveau coup de sifflet, au bout de quelque temps, la mère aigle arriva. La vieille la réprimanda de son retard et lui demanda pourquoi elle n'était pas venue, comme les autres, au premier appel.

— Pardonnez-moi, ma mère, si je me suis ainsi fait attendre. Non seulement je suis vieille, mais je viens de bien loin. Jamais je ne me suis autant éloignée de ma vie. C'est des Trois Montagnes d'Or que j'arrive. Là, je me suis amusée à manger les ossailles qu'on a jetées à la porte du château. On y prépare un grand festin pour le prince qui est revenu après de longues années d'absence. Dans quatre jours, il se mariera, et la princesse qu'il doit épouser est avec sa mère, la reine, au château.

La vieille demanda à la mère aigle si elle se sentait capable de transporter la princesse sur les Trois Montagnes d'Or.

— Ma bonne mère, cela m'est impossible ; elles sont bien trop hautes. Seulement, je puis la conduire jusqu'au pied des montagnes, près d'un grand lac où se mire le château. De là, les signaux qu'elle pourra faire seront peut-être aperçus des montagnes.

La princesse s'écria :

— Faites-moi transporter au pied des montagnes, ma bonne mère, pour que je puisse au moins regarder le château de mon bien-aimé.

— Oui, je vous le promets, belle princesse. Mais avant votre départ, voici, en présent, ce petit dévidoir en or. Il jouera les plus beaux airs de la terre et du firmament, aussitôt que vous le tournerez. Peut-être le trouverez-vous aussi utile qu'agréable.

Puis, elle recommanda à l'aigle d'avoir bien soin de sa protégée et de la déposer au bord du lac, près des montagnes.

La princesse remercia sa bienfaitrice, grimpa sur le dos de l'aigle, qui prit sa volée. Après trois jours et trois nuits, l'oiseau la fit descendre au bord du lac. Puis, s'étant reposé, il souhaita bonne chance à sa passagère et retourna donner à sa maîtresse des nouvelles de sa mission.

Le soleil se leva radieux le lendemain matin, et toute la nature se reflétait dans le beau lac. La princesse regardait les montagnes, hautes à perte de vue, et se demandait si elle parviendrait jamais à les gravir. Elle doutait fort que, de si loin, on puisse l'apercevoir. Inquiète, elle promenait son regard des montagnes au lac et du lac aux montagnes. Pour se distraire, elle eut l'idée de jouer dans l'eau avec les petits canards que la bonne vieille lui avait donnés. Dès qu'ils furent dans le lac, ils se mirent à nager et à chanter. Leur chant était si doux qu'il fit oublier un instant à la princesse que son prince allait bientôt se marier avec une autre.

Pendant ce temps, la mère et la fiancée du prince, qui se promenaient sur la galerie du château, entendirent l'air que chantaient les canards. Jamais elles n'en avaient entendu de pareil. Aussi se demandèrent-elles l'une à l'autre d'où venait cette incomparable mélodie. En scrutant les alentours, elles distinguèrent, au bord du lac, au pied des falaises, une femme qui jouait avec deux petits canards brillants comme de l'or. Elles se firent aussitôt descendre près de cette inconnue.

— Bonjour, madame, lui dit la reine.

— Bonjour, bonne reine, répondit la princesse. Que me voulez-vous ?

— Ces petits canards sont-ils à vendre ?

— Non, ils ne sont ni à vendre, ni à donner. Ils sont à gagner.

— Comment faire pour les gagner ?

— Ma bonne reine, il faut que vous me permettiez un entretien avec le prince.

— Oh ! madame, reprit la reine, que demandez-vous là ? Je ne sais même pas qui vous êtes.

— Dans ce cas-là, je garderai mes canards.

La fiancée trouvait les canards si beaux qu'elle pria la reine de céder aux désirs de cette étrangère.

— Vous donnerez, lui dit-elle, un verre de votre élixir au prince, et il ne saura même pas que cette personne a voulu le voir.

La reine consentit et fit monter l'inconnue au château. En entrant, elle se rendit auprès de son prince et lui dit :

— Mon fils, tu me sembles fatigué. Voici une liqueur qui te fera dormir. Demain, tu passeras mieux la journée.

Le prince entra dans son cabinet et la reine vint aussitôt lui porter un verre d'élixir. Peu après, il s'endormit d'un profond sommeil. Sans tarder, la reine alla chercher l'étrangère et la conduisit à la pièce où dormait le prince.

Quand la princesse fut seule avec son bien-aimé, elle s'approcha de lui et, longtemps, le regarda.

— Mon cher prince, lui dit-elle, que notre séparation a été cruelle ! Me voici enfin rendue à tes côtés, après avoir marché durant de longues années dans les forêts, toujours exposée à perdre la vie sous la dent des lions et des tigres. Tu m'avais pourtant dit de ne jamais partir à ta recherche, qu'il serait impossible de te retrouver. Mais j'ai accompli l'impossible. Prouve-moi maintenant ton amour, comme tu l'as fait tant de fois, lorsque nous passions ensemble des jours si heureux. Je sais que, dans trois jours, tu dois en épouser une autre que moi. Mais après tous les sacrifices et toutes les misères que j'ai endurés, je ne crois pas que tu refuses de me reconnaître.

Elle passa toute une heure à gémir et à pleurer auprès de son prince, mais elle ne réussit pas à l'éveiller. La vieille reine vint ensuite la chercher et la fit redescendre au pied des montagnes, près du lac.

Le lendemain matin, la princesse prit aussitôt son rouet et commença à le faire tourner. La musique qui s'en dégagait était encore plus merveilleuse que la chanson des petits canards.

La reine et la fiancée du prince, qui se promenaient encore sur la galerie, ne manquèrent pas d'entendre cette mélodie. Elles se dirent l'une à l'autre que la vagabonde devait avoir un instrument nouveau, et elles regardèrent dans la direction du lac. De fait, elles aperçurent la jeune femme qui, encore une fois, tournait quelque chose de brillant entre ses doigts. Reprises de curiosité, elles se firent descendre de nouveau jusqu'à elle. En arrivant, la reine remarqua que c'était un rouet et lui demanda s'il était à vendre.

— Non, ma bonne reine. Ni à vendre ni à donner. Il est à gagner.

La reine voulut savoir à quelle condition et la princesse lui fit la même réponse.

— Vous y prenez goût ! s'écria la reine. Que pouvez-vous bien vouloir au prince ?

Sur les instances de la fiancée, elle dut accepter et, arrivant au château, elle versa un deuxième verre d'élixir au prince qui, l'instant d'après, tomba dans un profond sommeil. Après s'être assurée qu'il était bien endormi, la reine appela la vagabonde et la laissa entrer dans le cabinet du dormeur.

La princesse passa encore une heure avec lui, à gémir et à pleurer.

— Mon bien-aimé, lui dit-elle, mes chances diminuent. Il ne me reste plus qu'un seul espoir et ce sera le dernier. Je ne pourrai plus revenir sur ces montagnes que j'aime parce que tu y habites. Tu dors malgré toi, je le sais. C'est ta mère qui est la cause de ton sommeil. Mais jusqu'à la fin je persisterai et, après tant de souffrances endurées, le bon Dieu ne pourra s'empêcher de permettre que tu me retrouves.

L'heure écoulée, la reine renvoya conduire la jeune femme au bord de son lac, au pied des montagnes.

Le lendemain matin, le prince devait aller en promenade dans ses forêts, accompagné de ses deux aides de camp. Pendant que les deux guides l'attendaient, en marchant autour du château, le plus jeune dit à l'autre :

— Moi, je ne passerai pas la journée sans prévenir mon maître, car c'est une permission du ciel que nous ayons entendu tout ce qui s'est passé dans son cabinet.

Après le déjeuner, le prince rejoignit ses aides de camp. Mais avant de partir, le plus jeune l'attira à l'écart et lui dit :

— Il faut vous mettre au courant de la vérité. Mon maître, au cours de vos longues absences, vous avez déjà été marié ?

— Oui, mon ami, lorsque j'étais métamorphosé en serpent au teint vert, j'ai épousé une princesse. Mais c'est bien lointain que tout cela.

— Beau prince, c'est votre femme qui est venue causer avec vous ces deux derniers soirs. Elle a parcouru d'infranchissables forêts peuplées de bêtes féroces, vous a-t-elle dit, en s'efforçant de vous réveiller ; elle a subsisté de racines et de plantes sauvages durant des années. Enfin elle a réussi à vous retrouver. Il ne lui reste plus à passer qu'une autre heure à vos côtés. Après celle-là, beau prince, ce sera fini pour toujours. Elle ne pourra plus revenir auprès de vous. Mais dites-le-moi, votre mère ne vous a-t-elle pas donné un breuvage qui vous a fait dormir, pendant une heure, sans qu'on puisse vous réveiller ?

— Ce que tu dis là est la pure vérité. La liqueur que ma mère m'a fait boire à deux reprises était si merveilleuse que je m'endormais tout à coup comme par enchantement.

— Beau prince, c'était sans doute un élixir magique.

— Mon ami, je te remercie de ton service. Aujourd'hui, ce soir surtout, je me tiendrai sur mes gardes, je te l'assure.

La princesse, délaissée, au bord du lac, sortit son dévidoir et se mit à le tourner de la main. Le chant des canards et du petit rouet n'avait rien de comparable à la musique céleste du dévidoir enchanté. Aussi la reine et la

fiancée ne résistèrent-elles pas au désir de redescendre au bord du lac pour acquérir le prodigieux instrument. Aussitôt arrivée, la reine demanda à l'étrangère si son dévidoir était à vendre.

— Non, ma bonne reine, il n'est ni à vendre ni à donner. Il est à gagner. Ma condition est que j'aie un dernier entretien avec le prince.

Bien qu'outrée de cette fantaisie inexplicable, la reine accepta de nouveau, bien sûre que l'élixir serait encore un empêchement. Mais quand elle en présenta un verre au prince, cette fois il fit mine de le boire, tout en le laissant couler dans sa chemise. Peu après, la reine, le croyant profondément endormi, laissa entrer la vagabonde à son cabinet. Aussitôt que la princesse fut seule avec son prince, elle s'approcha de lui, en disant :

— Beau prince, mon bien-aimé, notre dernière heure ensemble est arrivée. Toujours tu dors de ce sommeil mystérieux auquel il est impossible de t'arracher. C'est ta mère qui te fait boire un élixir magique. Si tu me voyais ici, je sais que tu me tendrais les bras, que tu me garderais auprès de toi. Tu n'es pas coupable, je te le pardonne. Mais malheureuse que je suis, je ne pourrai te revenir. Tous mes dons enchantés y ont passé. Si, un jour, tu apprends que je suis venue, il sera trop tard, je ne serai plus de ce monde. Abandonnée à la forêt que j'ai parcourue pendant si longtemps, j'y périrai dans le malheur et le chagrin.

Mais tout à coup, le prince ouvrit les yeux. Se levant, il la prit dans ses bras et s'écria :

— Mon épouse bien-aimée, tes souffrances ont eu raison de toutes les traverses. Je raconterai tout le passé à ma mère et je suis sûr qu'elle changera d'idée, car elle n'est pas méchante. Elle voudra bien consacrer notre union. Le bonheur nous appartiendra pour toujours. Je suis le plus heureux des princes de la terre.

Quand la vieille reine revint et aperçut l'étrangère dans les bras du prince, elle entra en colère. Mais elle fut bien surprise d'apprendre la vérité.

— Ma mère, vous souvenez-vous de la clé que j'avais perdue ? En désespoir de cause, je voulais m'en acheter une autre, mais voici que je viens de retrouver la première. Croyez-vous que je doive garder la vraie maintenant que je la possède ?

— Mon fils, qu'est-ce que tu me dis là ?

— Ma mère, permettez que je vous présente la femme qui a versé tant de larmes depuis la nuit où, métamorphosé en serpent, j'ai été poussé par un mauvais sort à la quitter. Par la force de notre amour, elle a risqué sa vie bien des fois pour venir jusqu'à moi.

La reine, attendrie, se rendit à l'évidence. Après avoir fourni les plus riches toilettes à la princesse lointaine maintenant retrouvée, elle fit célébrer la noce avec grande pompe et la fausse fiancée s'en alla comme elle était venue. Et ce même jour, la métamorphose des Trois Montagnes d'Or prit fin. Personne ne les a jamais revues depuis.

La princesse accepta peu après l'offre que lui fit son mari de retourner voir le jardin merveilleux où il l'avait connue, pendant qu'il était serpent au teint vert. Tous les deux ils entreprirent ce long voyage et ils parvinrent à retrouver les parents qui, par mégarde, à cause d'un bouquet enchanté, avaient été la cause de cette merveilleuse aventure. Ils revinrent ensemble au château où ils vécurent une vie de joie et de bonheur.